



**HAL**  
open science

“ Le bonheur dans les six premiers livres des Confessions ”, Jacques Berchtold, Elisabeth Lavezzi et Christophe Martin (dir.), Lectures de Jean-Jacques Rousseau, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. “ Didactique du français ”, 2012, pp. 109-119.  
ISBN : 978-2-7535-2056-1

Guilhem Farrugia

► To cite this version:

Guilhem Farrugia. “ Le bonheur dans les six premiers livres des Confessions ”, Jacques Berchtold, Elisabeth Lavezzi et Christophe Martin (dir.), Lectures de Jean-Jacques Rousseau, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. “ Didactique du français ”, 2012, pp. 109-119. ISBN : 978-2-7535-2056-1. Jacques Berchtold, Elisabeth Lavezzi et Christophe Martin Lectures de Jean-Jacques Rousseau, pp. 109-119, 2012, 978-2-7535-2056-1. hal-02610554

**HAL Id: hal-02610554**

**<https://hal.science/hal-02610554>**

Submitted on 4 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Le bonheur dans les six premiers livres des Confessions*

Le bonheur est omniprésent dans *Les Confessions* de Rousseau, mais apparaît disséminé tout au long de considérations qui le mobilisent toujours. Ce que nous appréhendons comme notion est présent dans ses multiples dimensions : comme sentiment, expérience, état, idée, théorie, méthode, ce qui indique à quel point la félicité trame sa pensée et son écriture, tout comme elle œuvre dans la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle en laquelle elle est un thème « obsessionnel » et majeur, une « idée-force<sup>1</sup> ».

*Les Confessions* pour Rousseau ont une fonction explicite : « rendre [s]on âme transparente aux yeux du lecteur », rendre visible son intériorité, en toute transparence, afin de rétablir la vérité sur son compte. La finalité de cette œuvre autobiographique est pour lui d'exposer ses sentiments et ses états d'âme : « Mais je ne remplirais pas le but de ce livre si je n'exposais en même temps mes dispositions intérieures<sup>2</sup>. » En entreprenant d'écrire son autobiographie, Rousseau cherche à se délivrer de ce qui est trop pesant pour sa conscience. Rythmés par les aveux, les premiers livres répondent à cet objectif<sup>3</sup>. La visée interne est toute autre : il s'agit d'un examen de l'intériorité, aspirant à la connaissance de soi, permettant de dégager la cohérence d'une vie discontinuée. Rousseau va « plonger » en lui-même, défricher la « route du vrai bonheur<sup>4</sup> » qui mène à l'intériorité. Cette quête introspective est indissociablement une recherche de la félicité<sup>5</sup>. Lorsqu'il narre l'histoire de son âme, il effectue une pérégrination intérieure, il déambule dans le passé, déroulant le fil d'une mémoire affective. Il revit ainsi les expériences délicieuses de sa jeunesse, les « souvenirs de ces temps de bonheur et d'innocence<sup>6</sup> ».

Dans les six premiers livres, le bonheur s'impose comme une expérience extrêmement diverse et protéiforme. Tantôt félicité d'un homme qui se délecte de la jouissance de l'amour<sup>7</sup> ou de l'amitié<sup>8</sup>, tantôt délices d'un solitaire éprouvant des extases au sein de la nature, tantôt bonheur lié à l'introspection<sup>9</sup> et tantôt félicité de l'expansion de l'existence hors de soi. Rousseau est toujours

---

<sup>1</sup> « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'insistance à reprendre ce thème confine plus d'une fois à l'obsession. Le problème du bonheur est senti et proposé comme la clef de tous les autres. » Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Slatkine, 1979 [1960], p. 80.

<sup>2</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, II, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 94.

<sup>3</sup> « Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience, et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions. » *Ibid.*, II, p. 93.

<sup>4</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues*, I, *Œuvres complètes*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1959, p. 687.

<sup>5</sup> « Je cherchais plus mon bonheur que mon plaisir. » Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, V, p. 225.

<sup>6</sup> *Ibid.*, III, p. 136.

<sup>7</sup> « Je ne voyais plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle. » *Ibid.*, IV, p. 144.

<sup>8</sup> « Je pouvais encore vivre heureux dans une amitié très douce. » *Ibid.*, VI, p. 312.

<sup>9</sup> « [...] le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant. » *Ibid.*, VI, p. 260.

en quête d'un bonheur terrestre, expérimentable dès cette vie<sup>10</sup>, habité de « cet espoir temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme<sup>11</sup> ».

Le bonheur est essentiellement caractérisé par sa durée, par opposition au plaisir qui n'est que fugace<sup>12</sup>. Les moments de plaisir sont « trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, [...] dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité<sup>13</sup> ». Ni fugitifs ni momentanés ; ni vifs ni clairsemés, les sentiments qui laissent leur trace dans la mémoire sont ressentis comme durables, intenses et rassemblés. Le jeune promeneur par exemple ne ressent pas un heureux voyage pédestre comme une succession d'instant, mais comme une durée ininterrompue, qui « n'en fit qu'une longue promenade<sup>14</sup> ». Les situations heureuses doivent être persistantes, et sont souvent vécues comme un « intervalle<sup>15</sup> », au cours duquel le bonheur remémoré devient sentiment actuel<sup>16</sup>.

Les six premiers livres des *Confessions* peuvent être interprétés comme une tentative pour retrouver la félicité perdue de « [s]es heureux jours<sup>17</sup> », comme une entreprise à la fois littéraire et existentielle visant à reconstruire « le bonheur passé<sup>18</sup> ». C'est en ce sens que Marcel Raymond comprenait déjà *Les Confessions* comme un « essai de récupération du bonheur ». L'imposante tradition herméneutique est unanime sur ce point. Michel Delon déclare, dans l'article « Bonheur » du *Dictionnaire européen des Lumières*, que « le bonheur est [...] réinventé au-delà de la souffrance par l'écrivain des *Confessions* et des *Rêveries du promeneur solitaire*<sup>19</sup> ». Michel Gilot et Jean Oudart soutiennent eux aussi que « dans *Les Confessions*, le bonheur s'approfondit d'avoir été perdu : leçon vitale dont *Les Rêveries* recueilleront les fruits<sup>20</sup> ».

Seul le passé, définitivement fixé, peut imprégner le présent du bonheur vécu jadis : « Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes

---

<sup>10</sup> « Rousseau a toujours cru que le bonheur était à portée de l'homme et s'est donné pour mission d'enseigner le chemin qui y conduit [...]. Rousseau a cru à la possibilité d'atteindre dès cette vie le bonheur. » Robert Dérathé, « La dialectique du bonheur chez Jean-Jacques Rousseau », *Revue de théologie et de philosophie*, n° 2, Lausanne, 1952, p. 81-96.

<sup>11</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, V, p. 246.

<sup>12</sup> « Je cherchais plus mon bonheur que mon plaisir [...]. Fus-je heureux ? Non, je goûtais le plaisir. » *Ibid.*, V, p. 225.

<sup>13</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, *Œuvres complètes*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1959, p. 1045.

<sup>14</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, II, p. 63.

<sup>15</sup> *Ibid.*, V, p. 256.

<sup>16</sup> « Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme [...] en remémorant [les situations diverses] j'en suis affecté comme si j'y étais encore ». *Ibid.*, III, p. 136.

<sup>17</sup> *Ibid.*, V, p. 204.

<sup>18</sup> *Ibid.*, VI, p. 312.

<sup>19</sup> Michel Delon, article « Bonheur », *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, Quadrige, Dicos poche, 2007, p. 191.

<sup>20</sup> Michel Gilot et Jean Oudart, article « Bonheur », *Le vocabulaire du sentiment dans l'œuvre de J.-J. Rousseau*, Genève, Slatkine, 1980, p. 453.

malheurs<sup>21</sup>. » Lorsque le souvenir même s'estompe, il devient alors crucial de fixer « l'ancien bonheur<sup>22</sup> » par l'écriture, de conjurer l'évanescence, la fuite des « jours heureux de [s]a vie<sup>23</sup> », afin de vivre à nouveau un passé révolu<sup>24</sup>. Le cœur de Rousseau aspire à goûter ce qui avait fait les délices de sa jeunesse<sup>25</sup>, lorsqu'il vivait « des jours heureux et tranquilles<sup>26</sup> ». En rédigeant *Les Réveries*, il se rappellera ces moments que « [s]on cœur ne peut oublier » et désirera revivre « l'âge heureux<sup>27</sup> ».

Il est un état heureux qui domine les autres dans la première partie des *Confessions* : le bonheur de l'errance, éprouvé lors des multiples voyages ayant jalonné sa jeunesse. Cet amour constant des déambulations tient au plaisir toujours ressenti de marcher, au bonheur de flâner et d'errer : « Dans ce voyage [...] mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes [...] »<sup>28</sup>. Il n'est pas rare qu'en se souvenant d'un voyage, il se le remémore comme un « bienheureux trajet<sup>29</sup> ». Il en est ainsi du premier cheminement pédestre vers Paris : « Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les plus heureux de ma vie<sup>30</sup>. » Dans sa jeunesse, Rousseau expérimente que bonheur et marche sont indissociables et que « la vie ambulante est celle qu'il [lui] faut<sup>31</sup> ». Parmi toutes les circonstances qui concourent à rendre un homme heureux, le voyage et la promenade ne sont donc pas des moindres<sup>32</sup>. La déambulation fait respirer l'âme et l'ouvre au monde extérieur. Lorsqu'il voyage à pied, le jeune Rousseau ressent cette félicité sensitive, cette extase d'éprouver le charme de l'existence actuelle en un abandon aux sensations qui l'assaillent de toutes parts. Quand l'âme est heureuse, la rêverie devient aérienne, et le délice de la promenade consiste à sentir la légèreté de l'existence : « ainsi je marchais légèrement, allégé de ce poids<sup>33</sup> ». Dans la frivolité, en cette légèreté de l'être, toutes les sensations qui viennent frapper les sens provoquent le sentiment de félicité : « Tous les objets que je voyais me semblaient les garants de ma prochaine félicité<sup>34</sup>. » Dans *Jean-Jacques Rousseau : la quête de soi et la*

---

<sup>21</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, VI, p. 260.

<sup>22</sup> *Ibid.*, VI, p. 312.

<sup>23</sup> *Ibid.*, III, p. 114.

<sup>24</sup> « [...] hors les plaisirs passés qui font désormais mes uniques jouissances ». *Ibid.*, III, p. 145.

<sup>25</sup> « Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour et ses plaisirs dans tous les âges. » *Ibid.*, I, p. 13.

<sup>26</sup> *Ibid.*, V, p. 257.

<sup>27</sup> *Ibid.*, V, p. 217.

<sup>28</sup> *Ibid.*, IV, p. 169.

<sup>29</sup> *Ibid.*, III, p. 108.

<sup>30</sup> *Ibid.*, IV, p. 178.

<sup>31</sup> *Ibid.*, IV, p. 195.

<sup>32</sup> « Dès lors, je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur, que celui de faire un pareil voyage ». *Ibid.*, III, p. 108.

<sup>33</sup> *Ibid.*, II, p. 62.

<sup>34</sup> *Ibid.*, II, p. 62.

*rêverie*, Marcel Raymond comprenait ces voyages de jeunesse comme « des réponses à l'appel du bonheur<sup>35</sup> ». Rousseau conservera toute sa vie cette aspiration à l'« ineffable félicité du voyage<sup>36</sup> ».

La promenade ne devient cependant délicieuse que lorsqu'elle s'achève en errance. Il faut se perdre en route et joindre au plaisir « d'aller sans savoir où » le bonheur de défricher des parcours inconnus, de déambuler sans but mais non sans détours : « Je perdis plusieurs fois ma route ; et j'eusse été fort fâché d'aller plus droit [...] dans mes voyages je ne sentais que le plaisir d'aller<sup>37</sup>. » Rien n'est plus exquis qu'une promenade vagabonde, qu'une déambulation imprévue et surprenante. Mais toute pérégrination a en réalité une finalité implicite, puisqu'elle vise à produire la jouissance de la déambulation : « Je pars [...], le cœur saturé de joie et ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité<sup>38</sup>. » En détournant l'expression kantienne de son sens originel, on pourrait dire que l'errance implique une « finalité sans fin », le voyage n'ayant pas de but extérieur mais visant à produire cette « ambulante félicité ». L'errance constitue en réalité une quête du bonheur. Dans *Le vocabulaire du sentiment dans l'œuvre de J.-J. Rousseau*, Michel Gilot et Jean Oudart font du bonheur de l'errance l'une des trois catégories fondamentales qu'implique pour eux la félicité, réduite au bonheur de la jeunesse, de la maturité et de l'exclusion<sup>39</sup>. Remarquons toutefois que ce bonheur de l'errance n'est pas seulement un bonheur de jeunesse, mais un mode de félicité qui persiste au-delà du découpage biographique, qui existe dans le cadre plus général d'une théorie de l'imagination<sup>40</sup> et de la « fiction ».

C'est dans *Les Confessions* que la théorie et l'expérience rousseauiste de la fiction<sup>41</sup> prennent leur plein essor, dès lors qu'il prend conscience que la vie fictive constitue pour lui un mode d'existence à part entière : « l'état fictif où je venais à bout de me mettre, me fit oublier mon état réel<sup>42</sup> ». En se promenant, Rousseau se façonne un monde imaginaire dans lequel il commerce avec des « êtres idéaux », créés « selon son cœur ». Lorsqu'il marche, il finit par rechercher dans le réel ce qui n'était qu'une production fictive de son imagination. C'est là l'une des raisons d'être de la marche errante, de la promenade en quête de chimères : « Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire<sup>43</sup>. » Parfois, l'errance physique entraîne celle de l'imagination, et inversement, lorsqu'il se perd dans le

---

<sup>35</sup> Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau : la quête de soi et la rêverie*, Paris, José Corti, 1986 [1962], p. 30.

<sup>36</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, III, p. 108.

<sup>37</sup> *Ibid.*, II, p. 63.

<sup>38</sup> *Ibid.*, III, p. 111.

<sup>39</sup> Michel Gilot et Jean Oudart, *op. cit.*, p. 455-456.

<sup>40</sup> « [L'imagination] est la réponse à la question : comment être heureux ? Rien ne vaut en effet les délices de la contemplation imaginative. » Pierre Burgelin, *La philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Slatkine reprints, 1978 [1952], p. 168.

<sup>41</sup> Pour un développement plus approfondi de cette théorie de la fiction chez Rousseau, voir Guilhem Farrugia, *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », n° 19, 2012, 364 p.

<sup>42</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, I, p. 43-44.

<sup>43</sup> *Ibid.*, IV, p. 169.

« pays des chimères », il s'égaré aussi dans le réel : « je pouvais m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères, car il ne restait que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien que je perdis réellement plusieurs fois ma route<sup>44</sup> ». L'errance devient donc vecteur de la félicité du solitaire se promenant en compagnie de la nature<sup>45</sup>, et du rêveur déambulant en lui-même. À l'occasion de cette marche intérieure, il expérimente un « bonheur imaginaire<sup>46</sup> », consistant à vivre des extases dans les espaces fictifs que lui délivre son imagination : « je me vis comme en extase transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour où mon cœur, possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire, la goûtait dans des ravissements inexprimables<sup>47</sup> ». Dans *Les Confessions*, l'errance devient un égarement en un pays fictif en lequel l'imagination crée un espace virtuel. Si le rêveur se laisse si volontiers aller à errer dans un espace imaginaire, c'est parce la fiction est nécessaire à la vie heureuse, le cœur étant « forcé de s'alimenter de fictions<sup>48</sup> ». L'errance devient une manière d'être, un mode d'exploration d'un monde fictionnel authentiquement vécu. Ce que l'auteur des *Confessions* nomme le « bonheur imaginaire » consiste à vivre dans les espaces qu'ouvre l'imagination, en compagnie des êtres qu'elle crée. Illusoire mais rendant heureux, cette vie au pays des chimères est une fiction de pensée productrice de bonheur réel.

Pour devenir heureux, Rousseau sent qu'il doit remplir un certain nombre de conditions, qui s'affirment comme des postulats de ce que Jean-Jacques nomme « mon bonheur »<sup>49</sup>. Ces conditions du bonheur n'ont pas nécessairement été expérimentées réellement. Elles sont élaborées fictivement : c'est bien l'imagination qui dessine les éléments constitutifs de la félicité : « Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination [...] »<sup>50</sup>. Dans le livre quatre des *Confessions*, il s'imagine vivre heureux au pays de Vaud et laisse son imagination lui détailler les conditions de son bonheur : « Il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache, et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela<sup>51</sup>. » La vie réelle prend le chemin de la félicité lorsqu'elle tend vers l'idéalité des fictions. La fiction régule le réel ; elle est la condition de possibilité d'une vie heureuse. L'imagination prend alors pleine possession de ce réel, elle permet un mode d'exploration de la réalité et devient un filtre générant les rapports heureux du moi au monde extérieur. Toute extase trouve alors son ressort et sa raison d'être dans les fictions produites par l'imagination : « on se trompait en pensant qu'il avait fallu des objets réels pour

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, IV, p. 184.

<sup>45</sup> Sur cette amitié avec la nature, on consultera utilement les travaux de Jacques Berchtold, en particulier « Le framboisier nourricier : Rousseau et l'érotisme végétal de la tradition pastorale », *EJRR*, 14/15, 2003/2004, p. 23-49.

<sup>46</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, IV, p. 169.

<sup>47</sup> *Ibid.*, III, p. 118.

<sup>48</sup> *Ibid.*, I, p. 44.

<sup>49</sup> *Ibid.*, II, p. 83.

<sup>50</sup> *Ibid.*, IV, p. 169.

<sup>51</sup> *Ibid.*, IV, p. 169.

produire [les plus brûlantes extases] ; on était loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires<sup>52</sup> ». Avant d'être Julie, avant d'être Mme D'Houdetot, les femmes dont Rousseau avait été amoureux étaient des personnages de fiction, des « sylphides<sup>53</sup> ». Le fictif n'a pas besoin du réel ; c'est au contraire le réel qui a besoin du fictif. En créant des personnages fictifs, l'imagination permet donc de tenir compagnie au solitaire<sup>54</sup>. Puissance de métamorphose et de transfiguration, cette faculté lui permet de devenir lui-même un personnage fictif, un « berger extravagant<sup>55</sup> ». L'imagination permet de créer un monde fictionnel, de faire sentir un état fictif et des émotions fictives comme réels : « ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimères tous les états, assez puissante pour me transporter<sup>56</sup> ». Le bonheur est tellement lié aux productions chimériques de l'imagination, qu'il s'évapore en même temps que les visions s'évanouissent : « J'étais heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité<sup>57</sup> ? »

On a souvent considéré rétrospectivement *Les Confessions* comme l'acte de naissance de l'autobiographie française. Rousseau y raconte en effet sa propre vie, en insistant sur le trajet de sa personnalité, depuis son enfance jusqu'à l'âge où il compose ses *Confessions*. Avec cet ouvrage apparaît nettement un registre du dedans, du for intérieur et de l'intimité, novateur à son époque, même si cette dimension était déjà présente dès le préambule du *Discours sur les sciences et les arts*. L'analyse du moi prend avec *Les Confessions* une direction nouvelle, distincte des projets littéraires antérieurs, comme celui de Montaigne ou de Cardan. Bien que Rousseau narre ce qu'il dit être sa vie réelle, il raconte indissociablement la vie fictive qu'il a toujours menée, en particulier dans les extases existentielles. Aussi, pour saisir pleinement l'originalité de l'entreprise autobiographique de Rousseau, est-il nécessaire d'insister sur le fait que le récit de sa vie fictive en constitue une part non négligeable et authentique. Pour comprendre l'histoire de sa personnalité, on ne peut se dispenser de traiter de cette vie fictive, qui éclaire son « tempérament romanesque » et son aspiration fondamentale à un « bonheur imaginaire ». En outre, cette fiction éclaire sa vie réelle et fait partie intégrante de son existence, dès lors qu'il passe une bonne partie de sa vie à « rêver ».

La « vérité » est une visée ontologique bien présente dans *Les Confessions*, mais elle s'infléchit progressivement en vérité intime et subjective d'un être révélé dans sa transparence. Une mutation de cette notion s'effectue dans le triptyque autobiographique de Rousseau, alors même

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, XI, p. 647.

<sup>53</sup> *Ibid.*, XI, p. 647.

<sup>54</sup> « [...] mes douces chimères me tenaient compagnie, et jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques ». *Ibid.*, IV, p. 178.

<sup>55</sup> *Ibid.*, IX, p. 505.

<sup>56</sup> *Ibid.*, I, p. 46.

<sup>57</sup> Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, I, XXIV, *Œuvres complètes*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1964, p. 84.

qu'il restitue non pas l'exactitude effective d'un parcours factuel<sup>58</sup>, mais l'authenticité d'une évolution affective : « Je puis faire des omissions dans les faits [...] mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti [...] et voilà de quoi principalement il s'agit<sup>59</sup>. » Si Rousseau, dès le préambule des *Confessions* affirme vouloir « montrer à [s]es semblables un homme dans toute la vérité de la nature », la quatrième promenade des *Réveries* a substitué à cette notion trop objective celle de « véracité » : « la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentiments de droiture et d'équité que sur la réalité des choses<sup>60</sup> ». Il ne s'agit plus de déterminer ce qui est conforme au réel, mais ce qui est conforme aux sentiments, ce qui est éprouvé : « Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon ; mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même<sup>61</sup> ? » Depuis bien longtemps, l'écriture autobiographique ne vise plus au vrai mais au vérac, elle fonde son ressort sur l'expression des sentiments éprouvés : « je dirai chaque chose comme je la sens », déclare Rousseau dans le préambule du *Manuscrit de Neuchâtel*. Il souhaite retracer non pas l'histoire matérielle de sa vie, mais l'histoire de son âme ; prendre pour repères non pas les faits, mais les sentiments qui en sont à l'origine : « J'écris moins l'histoire des événements de ma vie que ceux de l'état de mon âme [...]. L'objet propre de mes confessions est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise<sup>62</sup>. »

Il faut donc comprendre la reconstruction du bonheur perdu à partir de la notion de fiction. Si Rousseau parvient à ressentir à nouveau le bonheur après être passé par l'expérience de la douleur et du malheur, c'est grâce à l'invention de ce que je nomme une théorie de la « fiction », c'est en conférant à l'imagination le pouvoir de produire un bonheur solide et durable : « d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; et que dis-je ? Lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir<sup>63</sup> ».

Le bonheur perdu de « cet heureux temps<sup>64</sup> » de sa jeunesse, retrouvé à l'occasion de la rédaction de ses *Confessions*, s'accompagne de l'avènement d'une efficience de la « fiction », fondée sur une dynamique créatrice de l'imagination : « Comme Diderot, Rousseau se situe à un moment

---

<sup>58</sup> « Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent [...], parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. » Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, VI, p. 271.

<sup>59</sup> *Ibid.*, VII, p. 322.

<sup>60</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Réveries du promeneur solitaire*, IV, p. 1038.

<sup>61</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, VI, p. 259.

<sup>62</sup> *Ibid.*, VII, p. 322.

<sup>63</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues*, II, p. 814.

<sup>64</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, VI, p. 280.

de transformation anthropologique qui fait de l'imagination, non plus un pouvoir combinatoire de souvenirs, mais un pouvoir inventif. L'être humain est capable de prolonger et d'approfondir la réalité par une imagination productive qui lui fait transformer la réalité. [...] la dynamique de l'imagination créatrice est rousseauiste<sup>65</sup>.» Cette théorie de l'imagination créatrice est explicitement développée par Rousseau dans le quatrième livre des *Confessions*. Contrairement à Marmontel, il y déclare : « mon imagination [...] ne saurait embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sait parer que les objets imaginaires<sup>66</sup> ». L'imagination transcende le réel, étant infiniment plus riche que celui-ci : « il est impossible aux hommes et difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination<sup>67</sup> ». Dans *Les Confessions*, l'imagination sert de base à une théorie littéraire de la fiction parce que la vie fictive est l'une des voies privilégiées de la félicité. La création de cette vie fictive repose sur le besoin d'être heureux et sur l'aspiration fondamentale à la félicité. Le monde imaginaire est donc sollicité lorsque le réel n'étanche pas « la soif du bonheur qui ne s'éteint point dans le cœur de l'homme<sup>68</sup> ». Jamais la rêverie n'est plus heureuse que lorsqu'elle est intégralement fictive et purement imaginée : « j'étais maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvais m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères<sup>69</sup> ». Lorsque la félicité, ainsi régulée par la fiction, sort des frontières de l'imagination pour prendre possession de la réalité, le « pays des chimères » s'évanouit et se dissout dans le réel : « je fis un peu de trêve à mes chimères, et le bonheur réel qui m'attendait me dispensa d'en chercher dans mes visions<sup>70</sup> ».

Il existe donc une dimension fictive mais non chimérique du bonheur imaginaire, car la vie fictive délivre un « vrai bonheur<sup>71</sup> ». Vivre au « pays des chimères » ne consiste ni à mystifier l'existence heureuse, ni à vivre un bonheur faux et chimérique. L'imagination ouvre la porte d'un monde virtuel dans lequel le rêveur se berce de chimères et se projette dans un avenir qui n'existera probablement jamais. Elle lui confère néanmoins la force de la conviction et de la certitude, et présente cet avenir sous des traits charmants, rendant le présent prometteur. Ainsi, lorsqu'il quitte Genève, Rousseau entre dans un monde fictif que l'imagination lui dessine, univers plein d'espoir et empreint d'optimisme : « L'indépendance que je croyais avoir acquise était le seul sentiment qui m'affectait. Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avais qu'à m'élancer pour m'élever et voler dans les airs. J'entrais avec

---

<sup>65</sup> Michel Delon, préface de *Bonheur et fiction*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>66</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, IV, p. 194.

<sup>67</sup> *Ibid.*, IV, p. 180.

<sup>68</sup> *Ibid.*, IX, p. 490.

<sup>69</sup> *Ibid.*, IV, p. 184.

<sup>70</sup> *Ibid.*, IV, p. 194.

<sup>71</sup> *Ibid.*, III, p. 99.

sécurité dans le vaste espace du monde<sup>72</sup>. » Cette vision optimiste est réitérée par Rousseau, tout au long de ses écrits relevant de l'écriture de soi. L'infléchissement chronologique de ses œuvres n'impose pas de mettre au jour la rupture entre un auteur optimiste, amoureux du genre humain dans les années vives de sa production, et un écrivain fondamentalement pessimiste, qui se replie sur lui-même et sombre dans une noire misanthropie. Les œuvres autobiographiques de la fin de la vie de Rousseau peuvent être rattachées au « système<sup>73</sup> » de l'auteur, sans pour autant qu'il y ait un pessimisme, toujours plus présent. Les témoignages de souffrance que constituent les *Dialogues* et les *Réveries* servent une vision absolument optimiste de l'homme et de son pouvoir de félicité. Il faut donc saisir la lucidité et l'acuité du rêveur dans son projet de vivre dans un monde fictif. Si ce monde n'est ni réel ni véritable, le bonheur qu'il produit l'est à coup sûr. Lorsqu'il s'imagine une félicité qui n'existe pas, il en expérimente alors une qui existe, conférant du même coup à l'intériorité et à ce qui deviendra la subjectivité, un statut beaucoup plus déterminant qu'auparavant : « réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point m'en fera goûter quelques instants une véritable<sup>74</sup> ». Si le monde dans lequel il décide de vivre est fictif, les sentiments éprouvés dans celui-ci sont réels.

Le rêve est certes illusion, mais la vivre ne constitue en aucun cas une méprise sur la nature réelle du bonheur et permet au contraire d'anticiper cette félicité : « Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là<sup>75</sup>. » La puissance de l'existence fictionnelle est telle que Rousseau finit par vivre ce qu'il avait imaginé : « ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avais imaginés<sup>76</sup> ». L'imagination créatrice assure la supériorité du fictif sur le réel : « Je suis plus au milieu [des objets] et plus agréablement encore que lorsque j'y étais réellement<sup>77</sup>. » Une analyse des *Confessions* renforce l'hypothèse selon laquelle la fiction est à la fois régulatrice et constitutive du réel : après avoir expérimenté un bonheur fictif, il se déclare parfois déçu par le réel<sup>78</sup>. Par exemple, dans la rêverie décrite dans le livre trois, la durée réelle de la félicité est moins longue que la durée imaginée : « Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire ; car les jours et les ans et la vie entière s'y passaient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment<sup>79</sup>. » Quand on sait l'importance qu'il accorde à la

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, II, p. 48.

<sup>73</sup> *Ibid.*, VIII, p. 442.

<sup>74</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Écrits sur l'abbé de Saint-Pierre, Œuvres complètes*, t. III, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1964, p. 563.

<sup>75</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, III, p. 118.

<sup>76</sup> *Ibid.*, III, p. 118.

<sup>77</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Réveries du promeneur solitaire*, V, p. 1049.

<sup>78</sup> « J'aimais trop sincèrement, trop parfaitement, j'ose dire, pour pouvoir aisément être heureux. » Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, II, p. 83.

<sup>79</sup> *Ibid.*, III, p. 118.

persistance du sentiment, définissant le bonheur comme un « état simple et permanent », on saisit que la désillusion ne vient pas de l'imaginaire mais du réel. Rousseau peut alors conclure : « Hélas ! Mon plus constant bonheur fut en songe<sup>80</sup>. »

Avant Rousseau, la « fiction » était définie comme une tromperie, une duperie, un mensonge ; tout comme le fait d'errer comportait une connotation éthique, celle de se tromper ou même de s'éloigner de la vérité. Avec l'auteur des *Confessions* et des *Rêveries du promeneur solitaire*, la problématique éthique s'infléchit en question existentielle et sentimentale. Il y a donc une dimension fictionnelle de la vie heureuse, puisque le bonheur est une fiction de pensée, une production fictive de l'imagination. Rousseau emploie à plusieurs reprises le terme de « fiction » dans son triptyque, s'affirmant progressivement, au fur et à mesure de la composition de ses œuvres autobiographiques, comme un théoricien de la « fiction ». Chez cet auteur, elle permet de mettre au jour la dimension affective et sentimentale d'une part de sa pensée, d'éclairer sa théorie et son expérience de la félicité, récurrente, incessamment mobilisée, obsessionnelle, obsédante dans toutes ses œuvres, en particulier dans les six premiers livres des *Confessions*.

*Guilhem Farrugia*

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, III, p. 118.